

Élisabeth Léturgie

Témoignage de ma passe

Autant la décision de m'engager dans la passe s'est prise aisément, autant il est plus complexe d'en témoigner une fois la nomination prononcée.

Je vais cependant m'y essayer pour déplier comment cette invention de Lacan a pour moi deux faces : la passe en elle-même avec la décision de s'y engager et le déroulement du témoignage et la nomination d'AE, avec la responsabilité de l'acte et l'engagement qui s'y lie.

J'avais toujours pensé faire la passe, à laquelle j'attachais une valeur élevée, mais pas idéalisée, car j'acceptais l'idée de ne pas être nommée. Mais la décision s'est prise de telle façon qu'il me semble éclairant d'énoncer les conditions signifiantes qui y ont présidé. Ce fut quand le réel aperçu et serré dans la fin de ma cure s'est imposé royalement dans un petit événement de la vie quotidienne.

C'était à Pâques 2004. Alors que mon analyste m'annonce une absence inattendue, il me vient cette phrase : « La personne la plus importante de ma vie, je ne peux rien pour elle. » La contradiction d'une telle formulation et l'absence d'angoisse m'arrêtent, et ce qui me vient alors, c'est : « Ce n'est pas vrai... » que mon analyste est la personne la plus importante de ma vie ! Cependant, cette parole qui émerge et me dépasse me révèle la vérité de mon erreur et je suis atterrée qu'une petite phrase me mette face à une place vide, une place vidée de l'objet, de telle façon que s'en trouve liquidé le reste de tromperie liée au transfert.

C'est saisissant, intense, quelque chose d'authentique qui me sépare et fait un effet d'être, et ce qui me vient, c'est : « Je vais faire la passe », sans savoir dans l'instant pourquoi ces deux phrases se mettent ensemble avec une telle évidence.

Maintenant, je considère ce moment comme un accès à un nouveau savoir, forgé dans la cure après la traversée du fantasme, et qui témoigne de la séparation d'avec l'objet que j'ai été pour l'autre.

Mais ce que je savais de ma cure s'est encore modifié dans le temps même de la passe, celui d'être écoutée de cette façon-là, qui arrache encore au socle du réel, dont je croyais avoir fait trois fois le tour, quelque chose qui a un effet de subjectivation. C'est de ce point particulier dont je vais parler maintenant, qui a rapport à la lettre et laisse de côté ce qui touche l'objet, le symptôme ou le sinthome.

J'avais appris à lire très tôt, m'a-t-on raconté, avec les lettres de mon nom de famille inscrites sur la tombe de mon père, où je me suis rendue tous les dimanches à partir de mes 4 ans. C'était un H, gravé dans la pierre, qui avait ma préférence et se détachait, légèrement doré sur la pierre grise et redoublé trois fois, car dans cette tombe reposaient également mon grand-père paternel et un petit frère, né bien avant ma naissance.

Mes initiales sont E. H., car mon nom de jeune fille est Herenguel, et elles devinrent le signifiant de l'appel à l'autre. E. H. : c'est comme ça que je signalais. Mais ce que je répétais petite, en sautillant sur les mottes de terre fraîchement retournées dans le cimetière de campagne, c'étaient les dernières lettres du Nom du Père : E. L., qui s'inscrivirent en moi comme signifiant de ma féminité.

C'est bien inconsciemment que ces lettres menaient ma destinée que je vouais tout entière à réaliser le mythe familial, transmis par le discours maternel qui faisait de « l'amour avant tout » la meilleure façon de pallier l'absence du rapport sexuel.

Le discours maternel m'épinglait d'un « c'est elle » qui m'assignait à une place particulière dans ma fratrie et me donnait l'illusion d'être unique, car le C. L. comportait une brillance phallique qui m'aveuglait.

Rencontrant très jeune celui qui, m'épousant, me donna de nouvelles initiales, E. L., Élisabeth Léturgie, je me trouvais ainsi reliée aux lettres signifiantes du Nom du Père.

Heureuse d'être aliénée à ce choix amoureux, inconscient, c'est par un passage à l'acte obscur que je m'en écartais. C'est dans ma cure analytique, lors d'un moment de crise où la faille de mon être

m'apparut avec toute la force de l'angoisse propice au vacillement du sujet, que je constituerai ce passage à l'acte en symptôme.

Ce sera un long travail de l'analyse que de repérer la jouissance aimée et détestée, et par le chiffage de la lettre – c'est-à-dire passer de E. H. à E. L. – d'arriver à débusquer les traces de la jouissance qui s'y loge.

Mais c'est dans la passe qu'une nouvelle articulation entre jouissance et savoir s'est faite de telle façon que j'ai pu apercevoir une face de réel dont j'étais encore captive, de l'ignorer, et qui est apparue dans un petit symptôme au cours de la passe. Alors que l'analyse avait entamé la position désirante de sauver le père, la passe permet une autre façon de nouer R.S.I. avec la mort, la lettre et le corps, qui a son effet de subjectivation. Dégagée du reste que le symptôme exprimait de ce rapport au corps-mort du père, j'ai pu enfin reconnaître cette face du réel tapi dans l'ombre de la tombe pour affronter que c'était justement ça l'inconscient et le réaliser d'une façon unique et extraordinaire.

J'emploie ce mot avec réticence, car souvent je me répétais qu'il était dangereux de m'engager avec tellement d'enthousiasme dans ma passe, que je désirais faire preuve de rigueur alors même que j'en manquais dans la préparation de mes rendez-vous de passe.

Je n'ai plus peur de mon enthousiasme depuis que se sont nouées pour moi dans ma passe éthique, clinique et théorie, et que l'engagement dans le processus s'accompagnait de la vive conscience que c'était un mode d'accès à une garantie collective, comme le dit Lacan dans la Proposition du 9 octobre 1967, et cela compte dans notre jeune école.

Pour moi, être psychanalyste, c'est faire en sorte que l'illusion à laquelle je tenais tant disparaisse aussi pour l'autre (qui me le demande) et que le vide de la structure ne soit pas bouché, que la castration ne soit pas évitée ; que la destitution subjective, effectuée, permette de supporter l'inconsistance de l'Autre et que l'on accepte que le repérage de son point d'horreur soit nécessaire à la fonction d'analyste pour soutenir son acte.

Je dirais même qu'il faut savoir au-delà de la transformation du rapport à la castration de quelle façon sa propre castration est devenue le désir même de l'analyste. Cela comportait pour moi l'accep-

tation, je l'ai saisie bien tardivement, que la parole maternelle sur l'amour n'était pas vraie, même si l'amour est véritable, et que la parole d'une mère peut contenir de la tromperie.

En témoignant que ma passe s'est déroulée dans des conditions éthiques auprès de passeurs appliqués, faisant preuve d'une grande disponibilité psychique, je peux dire que le dispositif a fonctionné pour moi de telle façon que, lors des rendez-vous de passe, je n'avais à l'esprit ni d'être comprise ni d'être nommée : « Ça parlait », c'est tout, comme une pure expérience de l'inconscient.

Demander la passe, c'est espérer, c'est accepter le titre d'AE, mais le changement a lieu avant, il a été réalisé au moment même de la demande. C'est le savoir sur le réel, construit dans la cure, qui se met à compter d'être librement énoncé ; mais le savoir dégagé d'une certaine jouissance précède la passe et permet le sérieux nécessaire et utile à notre cause analytique. En me permettant de formuler ce avec quoi je suis devenue analyste, dans la passe même, l'École en me nommant me loge autrement comme psychanalyste, et je m'en sens responsable.

Lacan propose de croire à l'inconscient pour se recruter, et ce que la passe authentifie, c'est cette vérité au moment même où elle fait franchissement et désigne un au-delà... tout simplement parce que cela avait été mené jusque-là.